

ORCHESTRE PHILHARMONIQUE DE STRASBOURG. Ven 7 mars 2025. Wagner, Sibelius (Concerto pour violon), R. Schumann (Symphonie n°2), Oksanna Lyniv (direction)

Après avoir réformé et même révolutionné l'opéra romantique (et le genre lyrique tout court), dans son fabuleux RING ou l'Anneau des Niebelungen – vaste cycle lyrique en 4 « journées » (Un prologue et 3 drames : *L'Or du Rhin, La Walkyrie, Siegfried, Le Crépuscule des Dieux* – « Tétralogie » créée en totalité à Bayreuth pour l'inauguration du Théâtre en 1875), Richard Wagner compose son dernier opéra en s'inspirant de la fable médiévale, soit la geste du simple guerrier non initié, Perceval qui dans la confrontation avec plusieurs situations radicales, détermine son propre destin...

L'étranger suit son cœur et prend les bonnes décisions, en sauvant le monde (la vieille société des chevaliers réunis

autour de leur roi Amfortas, souverain corrompu...) ; Parsifal devient non seulement un preux mais il incarne un nouvel idéal humaniste, habité par l'essence de la fraternité et de la compassion... il rencontre et comprend et Amfortas et le pécheresses en quête de salut, Kundry... Il sauve un monde perdu et condamné. Le programme défendu par **Oksana Lyniv** collectionne les défis ; si le ***Prélude de Parsifal*** exprime les méandres du cheminement spirituel du héros, et aussi dévoile le mystère de celui qui est l'élu, le ***Concerto pour violon de Sibelius*** transporte dans d'autres mondes ; la sensibilité du compositeur finlandais célèbre le miracle transcendant de la Nature dont le violon et l'orchestre semblent capter les moindres vibrations...

Psychiquement condamné, **Robert Schumann** libère son génie musical dans le genre symphonique : sa ***Symphonie n°2***, composé à l'âge de 36 ans, est un sommet du genre, dans la lignée de Beethoven et avant l'accomplissement de son jeune protégé, Johannes Brahms. Le programme du concert véritable bain symphonique, à travers d'immenses défis, va dévoiler sous la direction de la maestra **Oksanna Lyniv**, la profonde cohésion comme l'adaptabilité réjouissante du Philharmonique de Strasbourg. Incontournable.

G, Palais de la Musique et des Congrès
vend 7 mars 2025, 20h



RÉSERVEZ vos places directement sur l'Orchestre Philharmonique
de Strasbourg :
[https://philharmonique.strasbourg.eu/detail-evenement/-/entity
/id/484293091/oksana-lyniv](https://philharmonique.strasbourg.eu/detail-evenement/-/entity/id/484293091/oksana-lyniv)

Programme

Richard Wagner : Prélude de Parsifal
Jean Sibelius : Concerto pour violon en ré mineur
Robert Schumann : Symphonie n°2 en do majeur

Distribution

Oksana LYNIV, direction,
Simone LAMSMA, violon

Conférence d'avant-concert

Vendredi 7 mars 19h – Salle Marie Jaëll, entrée Érasme –
Accès libre et gratuit, dans la limite des places disponibles
; » Entre ombre et crépuscule » : textures et sensations
musicales, par Cyril Pallaud

approfondir

La Symphonie n°2 de Robert Schumann

C'est l'opus symphonique où Robert Schumann affirme sa solidité psychique, sa pleine possession psychologique, une clairvoyance affirmée, proclamée. Admirateur du Beethoven combatif lui aussi, atteint, saisi au plus profond de lui-même, Schumann veut dire sa victoire contre la fatalité et l'adversité. La Symphonie n°2 porte et cultive ce sentiment héroïque et impérieux. Robert semble nous dire



: non je ne suis pas fou ! ... toujours éperdu, enivré par les beautés de ce monde et les forces mises à disposition pour vaincre les épreuves. L'opus est créé à Leipzig le 6 novembre 1846 – durée indicative : 44 mn.

Le Premier mouvement énergique requiert nerf et vivacité, flux organique impétueux d'où peu à peu émerge la force primitive d'un esprit de conquête d'une irrésistible détermination : c'est un feu volcanique presque dansant que l'orchestre saisit avec une impatience candide échevelée : toute la force de vie d'un Schumann pourtant atteint s'exprime dans ce formidable portique d'ouverture. □ Le Scherzo regorge lui aussi de belle vitalité mais ici de nature chorégraphique: à la fois dionysiaque et prométhéen. Où le feu de Prométhée est transmis irradiant aux hommes. Même accomplissement total pour l'Adagio espressivo : plus intérieurs, recueillis, au bord du gouffre, bois et cordes en fusion émotionnelle, s'épanchent par contraste. L'énoncé à la clarinette, flûte/basson, hautbois... accorde pudeur et sensibilité... puis l'alliance cordes/cor dit l'ascension et ce désir des cimes, d'oubli et

d'anéantissement. C'est le retour rêvé à l'innocence
simultanément à des blessures secrètes. Enfin dans le Finale
s'impose la victoire de l'esprit ; la reprise d'une conscience
recouvrée reconstruit dans l'instant une prodigieuse vitalité
conquérante : l'ivresse d'un crescendo progressif d'une
irrésistible effervescence affirme l'équilibre et la pleine
clairvoyance du héros.

**CRITIQUE CD événement.
TOMBEAU POUR ALIÉNOR :
Thierry Escaich, Olivier Py.
Patricia Petibon, Amarillis,
Héloïse Gaillard (direction)
– 1 cd evidence (enregistré
en juin 2024)**

Aliénor d'Aquitaine (1122-1204) incarne à
la fin du XII^e, un mythe intemporel :
femme de pouvoir, mère aimante, patronne
des arts. La figure puissante et lettrée
que le gisant en tuffeau sculpté (et

peint) représente livre ouvert dans les mains, inspire la cantate contemporaine de Thierry Escaich et l'excellent texte d'Olivier Py, dans une œuvre poétique et incantatoire créé à Fontevraud (où se trouve le gisant d'Aliénor) en mai 2023, puis joué à nouveau en avril 2024, toujours en liaison avec *l'Académie des Chants d'Ulysse*, cycle inédit de concerts, de conférences, – et de cours pour les jeunes musiciens (chanteurs et instrumentistes) qu'ont cofondé Héloïse Gaillard et Patricia Petibon, avec Thierry Escaich et Olivier Py. Voilà un enregistrement qui scelle l'entente et la complicité créative de ce formidable quatuor.

Le Tombeau en 7 tableaux conçu par **Thierry Escaich** relève les défis multiples d'un sujet très inspirant voire impressionnant, sur une femme légendaire, à partir d'un instrumentarium baroque (les instrumentistes de **l'ensemble Amarillis** qu'a fondé Héloïse Gaillard, commanditaire de la partition), dialoguant avec le texte intense, vif, lyrique et poétique d'**Olivier Py**. Le compositeur s'inspire de l'écriture et des danses purcelliennes (dont une pavane et une chaconne). La noblesse nostalgique des œuvres du XVII^e anglais nourrissent l'imaginaire contemporain de Thierry Escaich ; ils réactivent surtout la charge émotionnelle d'un texte qui a valeur de *momento mori*, à la fois célébration de la grandeur

et ...vanité pétrifiée, réduite à la froideur d'un marbre éteint. Inertie apparente car chaque strophe du texte permet aux musiciens baroques de ciseler en contrastes, les mille accents poétiques dont le scintillement continu est porté par les instruments solistes alternés (flûtes à bec, hautbois, violon...).



Le souvenir de l'être décédé ressuscite avec une ferveur péremptoire, électrique, incandescente, de sorte que sous l'épiderme de la pierre inerte semble frémir une bouillonnante énergie ; l'image vivante de la Reine Aliénor. Pythie et prophétesse aux nuances chamaniques, la soprano **Patricia Petibon**, voix vibrante, hallucinée, déclamatoire ou

rêveuse, du texte d'Olivier Py, réalise ce lien entre vivants et morts, gisants de pierre (Alienor git à Fontevraud aux côtés de ses fils Richard cœur de lion et Jean sans terre...) et étoiles de légende. Entre traces baroques et éclairs contemporains. Le chant proclame, s'intensifie, murmure à la façon d'un rituel païen et magique. Comme en transe ou en murmures énigmatiques, la soprano absorbe le texte et le diffuse, constellé de nuances chamaniques. Ce pourrait être aussi grâce à la voix chantée, parlée, déclamée de la cantatrice diseuse et actrice, tragédienne et fraternelle, un cheminement du terrestre au céleste, un voyage des morts pour une renaissance toujours renouvelée, comme si l'âme errante, parfois perdue, en quête (« Soupir », « Théâtre ») souvent inquiète, trouvait enfin (« Azur ») l'équilibre du début (dans un silence qui écoute et apostrophe : » *Dans le silence, entendez-vous ma voix de marbre?* »).

Ce caractère fantastique et onirique se retrouve d'autant plus légitime dans le choix des pièces complémentaires empruntées à l'opéra *The Fairy queen* (1692), où avec une maîtrise égale à celle de Didon et Énée, Purcell évoque le pouvoir de la souveraine, puissante et magicienne (avec comme séquence très active la fameuse « danse des fées / Dance for fairies »). Une fantasmagorie enchantée est à l'œuvre dans ce cycle musical et lyrique dont la puissance poétique s'affiche aussi dans le visuel de couverture du cd, somptueux portrait imaginaire (et couronné donc royal) dessiné par **Patricia Petibon** elle-même. Captivant.

CRITQUE CD événement. TOMBEAU POUR ALIÉNOR : Thierry Escaich, Olivier Py. Patricia Petibon, [Amarillis](#), [Héloïse Gaillard](#) (direction) – 1 cd evidence (enregistré en juin 2024) – Parution : 7 février 2025 – CLIC de CLASSIQUENEWS hiver 2025



agenda / tournée

Le programme de ce disque (« Destins de Reine ») est le sujet d'une tournée hexagonale (4 dates événements) :

Le 6 mars 2025 : Opéra Théâtre Graslin, Nantes

Le 9 mars 2025 : Opéra Grand Avignon, Avignon

Le 24 mars 2025 : Théâtre du Châtelet, Paris

Le 1er avril 2025 : Toulouse, Auditorium Saint-Pierre des
cuisines

Toutes les infos et la billetterie sur le site de l'Ensemble
AMARILLIS : <https://amarillis.fr/agenda/>



critique de la création (mai 2023)



LIRE aussi notre critique de la création de la Cantate Tombeau pour Aliénor, Fontevraud, mai 2023 : <https://www.classiquenews.com/critique-concert-fontevraud-le-14-avril-2023-destins-de-reine-creation-de-tombeau-pour-alienor-thierry-escaich-olivier-py-patricia-petibon-heloise-gaillard-amarillis/>

Photo © classiquenews 2023

CRITIQUE, concert. FONTEVRAUD, le 14 avril 2023. « Destins de Reine ». Création de » Tombeau pour Aliénor « (Thierry Escaich / Olivier Py). Patricia Petibon, Héloïse Gaillard (Amarillis)

CRITIQUE, concert. PARIS, Philharmonie, les 11 et 12 janvier 2025. MAHLER : Symphonie n°3... Orchestre Symphonique Simón Bolívar, Gustavo Dudamel.

Les 11 et 12 janvier derniers, la Philharmonie de Paris célébrait son dixième anniversaire. Une décennie au cours de laquelle ce lieu est devenu un symbole incontournable de la scène

culturelle mondiale, accueillant les plus grandes formations et les artistes les plus captivants, tout en restant fidèle à sa mission publique pour la démocratisation musicale. Saluons également les concerts au sein du Musée de la Musique, où le niveau a été de tout premier plan. Pour commémorer cette première décennie, la plus emblématique des formations latino-américaines, l'Orchestre Symphonique Simón Bolívar, était l'invité d'honneur sous la baguette de Gustavo Dudamel, son maestro vedette. Photos : Gustavo Dudamel © C. Herouville

Sa venue à la Philharmonie était particulièrement chargée de symboles, dans un moment où le contexte politique et social du Venezuela reste délicat. Pourtant, loin du tumulte, ce qui s'est déroulé sur le plateau a été une démonstration magistrale d'engagement artistique et humain. Dès l'entrée des musiciens – plus de cent, en une formation imposante –, une énergie rare et palpable envahit la salle. Le programme s'ouvrait avec une œuvre chorale du regretté maestro **José Antonio Abreu**, fondateur du « Sistema », ce projet visionnaire qui a changé des milliers de vies par la musique.

L'exécution, partagée avec le Choeur et les jeunes chanteurs de l'Orchestre de Paris, était d'une justesse et d'une

maîtrise à couper le souffle. Puis, l'immense **Symphonie n°3 de Mahler** a pris le relais, monument du répertoire où l'Orchestre Simón Bolívar déploie toute sa palette expressive. Un bel hommage au fondateur du Sistema, connu pour sa passion pour la musique de Mahler. Sous la baguette de **Gustavo Dudamel**, précédé par l'immense travail de préparation au sein du Sistema, du brillant maestro **Andrés David Ascanio**, l'orchestre a su cultiver une énergie flamboyante, très communicative.

Les 10 ans de la Philharmonie de Paris la leçon de musique, venue de Caracas



Le public français, éloigné de la réalité de Caracas, ne peut probablement mesurer à quel point la musique représente pour ces jeunes artistes une arme de résilience. Cette compréhension du contexte extra-musical nous aide à apprécier le concert à sa juste valeur.

Parmi les moments les plus saisissants, le pupitre de trombones s'est démarqué par sa profondeur sonore et une précision époustouflantes. Le soliste, envoûtant, expressif, a littéralement transcendé son instrument, à tel point que chaque phrase musicale semblait suspendre le temps et transformer une grande partie de cette symphonie en un concerto pour l'instrument. De son côté, la clarinette solo était tout aussi remarquable : phrasé naturel, souplesse et articulation d'une délicatesse infinie ont magnifié les passages mahlériens, rendant l'émotion palpable.

Chaque phrasé était sculpté avec souplesse et variété, et les emprunts folkloriques intégrés par Mahler dans son orchestration prenaient une dimension plus rythmique et dansante que d'ordinaire. La texture créée par les instruments d'accompagnement, notamment les altos, donnait à chaque mesure de la monumentale symphonie une importance particulière, les élevant presque au rang de pièce maîtresse du discours musical.

Mais au-delà de la technique, c'est l'âme collective du Bolívar qui rayonnait : une passion et une intensité capables d'emporter l'auditoire dans une expérience sensorielle inoubliable.

Cela aurait été largement suffisant pour rendre cette soirée mémorable, mais quelque chose d'autre, bien plus sensoriel happait et exposait à une réalité sonore qui ne peut être perceptible que lorsque les musiciens ont un engagement total. Les Boss de Caracas, ces jeunes musiciens, savent condenser

dans leur musique des valeurs universelles telles que le partage, le dépassement de soi, la réussite par le collectif, et la sublimation de toutes les difficultés par le beau.

Cette soirée a été une leçon de musique et de vie. Dans une période où les politiques culturelles sont guidées par des logiques économiques, l'exemple du « Sistema » montre que la culture n'est pas un luxe, mais une nécessité. Elle est un moteur de résilience, de cohésion sociale, un levier d'éducation. Ces jeunes musiciens prouvent que la musique peut transcender les difficultés, devenant un vecteur de transformation et d'espoir. Une émotion universelle nous rappelle pourquoi l'humain doit prévaloir.

Cette expérience a montré que nous vivons une période où les subventions culturelles sont souvent supprimées, réduisant notre société à une logique de rentabilité et de maîtrise budgétaire. Une telle approche risque d'être néfaste. Ne serait-il pas temps, à l'exemple de ces jeunes du Sistema, de promouvoir une vision forte et réfléchie sur le rôle de la musique dans la société et les moyens d'assurer son rayonnement ?

Critique rédigée par **Bruno Procopio**, claveciniste & chef d'orchestre.

GRAND THÉÂTRE DE GENEVE.
PURCELL : Didon et Énée, les

**20, 22, 23, 25 et 26 février
2025. Peeping Tom / Le
Concert d'Astrée / Emmanuelle
Haïm (direction)**

**L'opéra Didon & Énée, joyau du théâtre
lyrique anglais, fut créé dans un
orphelinat de jeunes filles, par des
jeunes filles. Le regard de Purcell, sur
le thème des amours entre la reine Didon
et le héros troyen Énée privilégie la
perception de la Reine Didon, à laquelle
est réservée le plus beau lamento jamais
écrit depuis Monteverdi, alors que la
partie du héros troyen est réduite à
l'essentiel.**

La langueur tragique de Didon permet à Purcell d'explorer la psyché féminine comme jamais jusque là, avec une exceptionnelle acuité musicale. Contrairement à son « Roi Lear » qui s'achevait avec une fin heureuse, Dido & Eneas est le fruit du poète Nahum Tate qui s'autorise quelques libertés avec l'Énéide de Virgile et inscrit le mythe carthaginois dans les ténèbres. Didon est ici, la reine veuve de Carthage, qui reçoit le prince troyen Énée, en route pour l'Italie où il doit fonder une nouvelle Troie. Malgré ses réticences, Didon cède aux avances amoureuses d'Énée. Pendant que le couple royal est à la chasse, un orage éclate. Une sorcière, et ses

acolytes toutes possédées pour entraîner la chute de la Reine, se travestit en Mercure ; et dit à Énée qu'il doit abandonner Didon et partir pour l'Italie, accomplir son devoir. Énée quitte Didon, qui se donne la mort devant sa compagne Belinda (lamento final).

La production, présentée par le GTG pendant la pandémie de Covid et couronnée meilleur streaming de l'année 2021, est l'arène où se déploie entre poésie et verve délirante, l'imagination hors norme de la troupe de théâtre belge **PEEPING TOM**. Les acteurs et danseurs de la compagnie réalisent la fusion entre danse et opéra, équation qui a déjà produit de précédentes productions à Genève, dont *Les Indes galantes*, *Atys* et *Idoménée*.

Peeping Tom imagine tout un monde parallèle dont l'action se mêle peu à peu à l'intrigue finalement courte et rapide de l'opéra de Purcell. Comme souvent chez eux, des séquences décalées, empruntant au surréalisme, font surgir des éléments intranquilles et fantastiques. Peu à peu s'invite sur les planches un dérèglement cauchemardesque au diapason de la passion tempétueuse de Didon et Énée ; les éléments s'emparent de la scène (la dune de sable qui, débordant des fenêtres, semble vouloir ensevelir les protagonistes ni plus ni moins) sans compter des séquences et des situations au burlesque assumé (comme la cérémonie du thé aux attitudes aussi décalées qu'humoristiques).

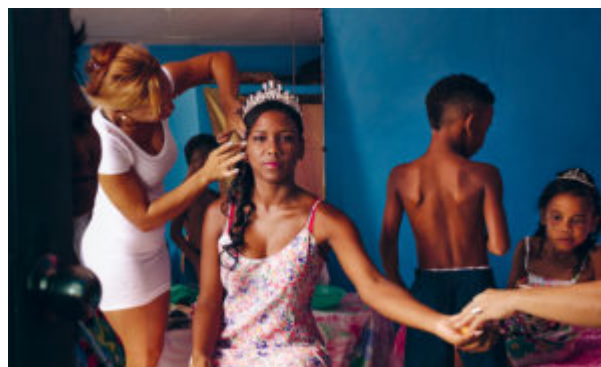
Selon l'imaginaire délirant de PEEPING TOM, « *Didi, fictive femme de pouvoir thatchérienne sur le retour, pleure sa solitude avec des pics d'autoritarisme plus ou moins cruels. Ses serviteurs évoluent au gré de ses humeurs ; d'ailleurs, empreinte de bovarysme, Didi exige que l'œuvre de Purcell lui soit jouée tous les jours... L'enfermement devient le reflet de la psyché de la reine, d'autant plus que ce palais intime est*

surplombé par une Chambre des Parlementaires, symbole de ses obligations politiques et de son pouvoir. »

Musicalement, **Emmanuelle Haïm** dirige son **Concert d'Astrée** dont les instrumentistes réalisent aussi dans ce dédale théâtral et musical parfois imprévisible, quelques exercices périlleux d'improvisation musicale évoluant d'une réalité à l'autre de la scène, des interludes d'**Atsushi Sakai**, compositeur et violoncelliste de l'ensemble, inspirés entre autres du fameux air final « When I am laid in Earth ». Dans le rôle de cette Didon tantôt capricieuse tantôt bouleversante, la magistrale mezzo suisse Marie-Claude Chappuis chante les vertiges émotionnels de la Reine tragique

Grand Théâtre de Genève / GTG
PURCELL : Didon et Énée /
Peeping Tom

5 représentations événements
jeudi 20 février 2025, 20h
Sam 22 février 2025, 20h
Dim 23 février 2025, 15h
Mar 25 février 2025, 19h



mer 26 février 2025, 19h30

RÉSERVEZ vos places directement sur le site du Grand Théâtre de Genève : <https://www.gtg.ch/saison-24-25/didon-enee/>

Henry Purcell : Dido and Æneas – Livret de Nahum Tate d'après l'Énéide de Virgile – Créé en décembre 1689 à Chelsea – Dernière fois au Grand Théâtre en 2001-2002

Chanté en anglais avec surtitres en français et anglais-

□Durée : environ 1h50 sans entracte
Reprise de la production de 2020-2021 (en streaming)□ –
Coproductioin avec l'Opéra de Lille et les Théâtres de la Ville
de Luxembourg

DISTRIBUTION

Direction musicale : Emmanuelle Haïm & Atsushi Sakai
Mise en scène et chorégraphie: Franck Chartier (Peeping Tom)
Composition et conception musicale : Atsushi Sakai
Dido, reine de Carthage / Magicienne / L'Esprit : Marie-Claude
Chappuis
Æneas, prince troyen / Un marin : Jarrett Ott
Belinda, dame d'honneur / Deuxième sorcière : Francesca
Aspromonte
Première sorcière / Deuxième dame : Yuliia Zasimova
Artistes de la compagnie Peeping Tom
Chœur du Grand Théâtre de Genève
Le Concert d'Astrée

20 et 22* février 2025 – 20h

23 février 2025 – 15h | représentation disponible en
audiodescription,

pour en bénéficier, s'inscrire auprès de info@ecoute-voir.org
ou par téléphone au 079 893 26 15**

25 février 2025 – 19h

26 février 2025 – 19h30□*

Représentation « Glam Night »

RÉSERVEZ vos places directement sur le site du Grand Théâtre
de Genève : <https://www.gtg.ch/saison-24-25/didon-enee/>

ARTE, ARTE.TV. RAVEL 2025 : « Ravel en mille éclats », les 23 fev puis 2 mars 2025. 150ème anniversaire de Maurice Ravel

**Pour célébrer le 150ème anniversaire du
plus grand compositeur français du XXè,
ARTE diffuse le film musical « Ravel en
mille éclats », d'abord sur ARTE.TV (23
février) puis à l'antenne d'ARTE (le 2
mars 2025, 18h05).**

La fiction inédite évoque la vie de Maurice Ravel sous la forme d'un parcours musical comprenant ses plus grands chefs-d'œuvre ; le film invite aussi à découvrir des œuvres méconnues, ou trop peu jouées en concert, plus secrètes et intimes, en variant les lieux, les formations musicales, les dispositifs scéniques.

Qui était Maurice Ravel ? Les avis et témoignages divergent... dandy timide et élégant, tiré à 4 épingles, consciencieux et solitaire, secret et trop pudique ? Sa sensibilité le porte vers l'ineffable et l'invisible qu'il parvient cependant à

exprimer dans sa musique.

Né en 1875 et mort en 1937, le compositeur « répugnait à parler de lui-même », écrivait le musicologue Roland-Manuel en introduction de l'Esquisse autobiographique que le compositeur accepta de lui dicter en 1928, à défaut d'un entretien. De fait, l'auteur du Boléro n'a laissé pour tout témoignage que les quelques écrits, photos et courts films où il apparaît...
Le duo de réalisateurs François-René Martin et Gordon a imaginé une évocation purement musicale du père du Boléro. Protagonistes sans paroles, l'Orchestre de Paris et le maestro Klaus Mäkelä, le pianiste Bertrand Chamayou, la soprano colorature Sabine Devieilhe, le quatuor Modigliani, le chœur Accentus et sa cheffe Laurence Equilbey, la soprano Marie-Laure Garnier, la violoniste Raphaëlle Moreau et la pianiste Célia Oneto Bensaid interprètent chefs-d'œuvre et autres joyeux moins connus

Chacun des chapitres du film met en avant une partition jouée éclairant un aspect particulier de sa vie et de sa personnalité. Tourné dans la maison-musée de Montfort-l'Amaury (« le Belvédère » conçu dans un style tout à fait Art déco / art nouveau) où Ravel vécut jusqu'à sa mort), à l'Église de Ciboure (où il fut baptisé), au couvent Sainte-Marie de la Tourette, construit par Le Corbusier à Évreux, et à la Philharmonie de Paris, le film biographique inscrit chaque œuvre dans son propre univers esthétique et miroitant, riche en jeux de lumières et de couleurs, « singulier palimpseste où se superposent images du passé et du présent ». Immensément cultivé, expert des nuances et des filiations les plus ténues, Ravel est ce grand sorcier des sons et des harmonies célestes dont le chant ouvre grandes les portes d'un paradis musical, jusque là jamais écouté. Dire que Ravel est le plus grand orchestrateur est une évidence qui rend hommage à son génie inclassable.

ARTE / ARTE.TV – Ravel en mille éclats

Film musical de François-René Martin et Gordon – Avec Klaus Mäkelä, Sabine Devieilhe, Bertrand Chamayou, Marie-Laure Garnier, Raphaëlle Moreau, Célia Oneto Bensaid, le Quatuor Modigliani, le chœur de chambre Accentus et l'Orchestre de



Paris. Durée : 1h20

Diffusion le 2 mars à 18h05 sur ARTE – □ Disponible sur arte.tv
dès le 23 février

PLUS D'INFOS sur le site ARTE : <https://www.arte.tv/fr/>

CRITIQUE, cinéma. « Maria » de Pablo Larraín (avec Angelina Jolie)

Salué à la Mostra de Venise, le biopic consacré aux derniers jours de Maria Callas s'affiche sur nos écrans ce mercredi 5 février. Dans le rôle-titre, Angelina Jolie fait ce qu'elle peut mais reste prisonnière d'une réalisation mièvre et

convenue.

Le film s'ouvre avec la mort de la diva, allongée sur le parquet d'un vaste salon, entourée de quelques personnes figées. Des brancardiers surgissent, silencieux plus que discrets. Suivent des images d'archives reconstituées (en noir et blanc pour nous aider à comprendre que c'était avant) tandis qu'Angelina Jolie prête le mouvement de ses lèvres à l'Ave Maria d'*Otello* (sous la direction de Nicola Rescigno), pour nous aider à comprendre que c'est triste... *Flash-back* de quelques jours. Voici la Callas qui parle avec ses domestiques, se préoccupant faussement du mal de dos de l'un (Ferruccio Mezzadri), à qui elle impose les incessants déplacements de son piano à queue, narrant ses insomnies à l'autre, qui cuisine, entourée de deux caniches frisés (hideux). Puis, tandis que Bruna Lupoli fait frire une omelette, elle chante *Casta Diva a capella*. Un caniche gémit pour nous aider à comprendre que Callas peut mieux faire. C'est confortable, on est bien.

Elle fume trop, se nourrit peu, avale des cachetons : à ce moment du film, on est en droit de se demander si elle est bien dans sa peau. Heureusement, les dialogues sont ciselés : « *What did you take ?* », « *I took liberties, all my life. And the world took liberties with me* ». On observera que cette blague avait déjà été utilisée dans un [film de John Ford \(« Liberty Valance taking liberties with the liberty of the press »\)](#), rendons au moins grâce aux dialoguistes de *Maria* qu'ils sont cultivés. La voici qui se promène au Trocadéro. Surprise : les touristes sont en fait des choristes et l'on entend le *Trouvère*. Pour Callas, on comprend que la musique est partout. Au moindre bruit de klaxon, on se surprend à s'interroger : serait-ce du Gershwin ? Du Varese ? L'*hallu* se poursuit. Devant une église, avec des musiciens et des choristes

stoïques sous la pluie (mais pourquoi ?), le chœur à bouche fermée de *Madama Butterfly* se fait entendre. Les choristes sont en tenue traditionnelle, elles tiennent des lampions, sans doute parce que c'est joli, et Maria, grmée, penche la tête à gauche puis à droite. « *Rain and tears are the same* », elle pleure. EMOTION.

Interviewée par un journaliste qui arbore un col de chemise pelle à tarte (so 70s), elle sourit tandis qu'au-dessus d'elle un métro aérien surgit, dans sa belle livrée verte et blanche pas du tout 70s, allô la post-prod ? A une terrasse de café, elle engueule un fan, elle est irascible, puis, à l'intérieur du café, engueule le serveur (on a tous rêvé de faire ça un jour...). Entretemps, elle prend des cachets, n'en prend plus, balance quelques anecdotes, essaye de chanter à nouveau mais quand ça veut pas hein... On a un plan appuyé sur son stock de médocs. Le docteur Fontainebleau (oui, comme dans *Don Carlo*) est incarné par Vincent Macaigne, c'est drôle). Il énonce : sédatifs, tranquillisants, stéroïdes... De quoi gagner plusieurs fois le Tour de France. On est tristes tout de même, on se dit que ça va mal finir, surtout que Vincent Macaigne est tout tristounet.

Un peu d'Onassis, quelques reconstitutions scéniques (très très brèves), un piano qu'on déplace, John Kennedy renvoyé dans ses 22 mètres et des caniches, le film poursuit son travail mémoriel *gnan gnan*, avec application. Dans le vaste appartement de l'avenue Georges Mandel, **Pablo Larraín** multiplie les mouvements de caméra, tous d'une lenteur millimétrée. Mais il ne suffit pas d'une lumière sépia (esthétique du moment pour les années 1970, comme si cette décennie s'était déroulée dans un nuage de soufre) et de gros lustres à la lumière faiblarde pour être Visconti. On sait que Wim Wenders a utilisé des films en super 8 pour donner plus de véracité à son *Paris Texas* (1984). En bon élève, Pablo Larraín

fabrique donc des faux films super 8 (une image *dégueu*, ça suffit) pour faire vrai. C'est *cheap et toc*.

Noyé dans les anecdotes, le film s'avère incapable d'aborder son véritable sujet : une cantatrice qui n'a plus sa voix. Le réalisateur se contente de deux ou trois séances d'essais au piano. Rien de plus. Pourquoi ? Parce qu'il répugne à montrer ce sujet si peu cinématographique (sauf à avoir du talent) qu'est le travail, la répétition. Dans la plupart des biopics de chanteurs ou de compositeurs, la musique doit tenir lieu de miracle : une inspiration soudaine, géniale. Cette vision, certes cinématographique, est fausse car elle néglige l'aridité de l'effort répété. C'est ce travail qui est résolument absent de *Maria*. Les effets sont donc lourdement appuyés : Callas cherchant à retrouver sa voix chante comme une casserole et se noie dans le pathos (sa maman ne l'aimait pas). Pablo Larraín restitue une fragilité de pacotille.

Au moment de mourir, elle retrouve sa voix et son *Vissi d'Arte* (direction : Georges Prêtre) s'entend... depuis la rue. Probablement qu'elle n'avait pas de double vitrage, je vous parle d'un temps que les DPE ne peuvent pas connaître. Elle tousse, Tosca a rejoint Violetta. Puis c'est fini. Un de ses caniches gémit dans l'appartement, toujours aussi mal éclairé. Quelques vraies images d'archives et ce biopic parfaitement inutile s'achève. Deux heures, misère...

Maria (2024) de Pablo Larraín, 124 minutes, sortie France : 5 février 2025

Avec Angelina Jolie (Maria Callas), Haluk Bilginer (Aristote Onassis), Alba Rohrwacher (Bruna Lupoli), Pierfrancesco Favino (Ferruccio Mezzadri), Vincent Macaigne (docteur Fontainebleau)

CINÉMA. MARIA de Pablo Larraín, le biopic événement avec Angelina Jolie (en salles, mercredi 5 février 2025)

L'actrice engagée Angelina Jolie incarne Maria Callas sur le grand écran dans un biopic signé du réalisateur chilien Pablo Larraín... Le film évoque le crépuscule de la diva dans le Paris des années 1970, tout en récapitulant la carrière lyrique exceptionnelle de la plus grande voix d'opéra au monde...



Connu pour ses précédents biopics, du dictateur chilien Augusto Pinochet (« Le Comte »), de Lady Di (« Spencer » avec Kristen Stewart, 2021) sans omettre Jackie Kennedy (« Jackie » avec Natalie Portman, 2016), **Pablo Larraín** orchestre le retour au cinéma

d'Angelina Jolie. Si la star américaine n'a plus à démontrer

ses talents dramatiques, elle a réussi un tout autre pari, celui de chanter réellement, d'apprendre donc l'art vocal pour donner l'illusion la plus parfaite à l'écran. Visage en ovale, eye-liner ciselé, cheveux noirs relevés en chignon... l'actrice captive par une réelle ressemblance avec son modèle. Le tournage a eu lieu entre Paris, la Grèce, Budapest et Milan. Présenté à la Mostra de Venise à l'été 2024, le film n'a remporté aucun prix cependant.

Maria Callas (1923-1977) fut une star absolue, une diva assoluta, cantatrice de premier ordre et tragédienne accomplie, sachant incarner avec une sincérité et une intensité hors normes chaque rôle qu'elle a marqué de façon indélébile : Norma, Leonora, Lady Macbeth, Tosca... et aussi Carmen de Bizet. Son art maîtrisé lui a permis d'exceller dans l'art si exigeant du bel canto jusqu'au vérisme d'un Puccini, comprenant tous les enjeux des styles de Bellini, Rossini, Verdi... Maria la femme fut éprise de l'armateur richissime Aristote Onassis, avec lequel elle entretient une relation pendant 9 ans, avant qu'il ne la délaisse pour épouser Jackie Kennedy. Trahie, seule, Maria Callas tente (vainement) de recouvrer le splendeur de sa voix passée... Elle mourra d'un arrêt cardiaque à 53 ans, dans son vaste appartement parisien de l'avenue Mendel. Angelina Jolie a d'autant mieux réussi à trouver la clé du personnage Callas, qu'elle a avoué être particulièrement touchée par sa fragilité intérieure, une faille, voire une blessure que la diva savait masquer et ne jamais exprimer en public... pudeur et destruction, dignité et tragédie : de la scène à la vie, les réalités se mêlent. Angelina Jolie a travaillé pendant 6 mois attitude, regard, port de tête, et même façon de parler pour se rapprocher au plus près de la personnalité de Maria.



Qui fut-elle réellement ? En elle vivaient deux entités : **Maria et La Callas**. Deux réalités inséparables et profondément imbriquées, pour le pire et le meilleur... Aux côtés de la star américaine, presque quinquana, 3 acteurs italiens, Valeria Golino dans le rôle de sa sœur, Pierfrancesco Favino et Alba Rohrwacher dans celui de son couple de domestiques, complètent la vérité de la reconstitution cinématographique. Après « Maria », Angelina Jolie est annoncée dans un long métrage français, réalisé par Alice Winocour (« **Revoir Paris** »), intrigue au moment de la Fashion Week également à Paris (comme son titre l'indique). Elle vient aussi de réaliser le film **Without Blood** avec Salma Hayek.

« **MARIA** » avec Angelina Jolie, en salle **mercredi 5 février 2025** – Avec l'actrice italienne Valeria Golino (Jackie Kennedy), Pierfrancesco Favino (Dernière Nuit à Milan), Alba Rohrwacher (Heureux comme Lazzaro), Haluk Bilginer (Winter Sleep), et Kodi Smit-McPhee (The Power of the Dog).



VIDÉO MARIA CALLAS, biopic de Pablo Larraín (2024)

Becoming MARIA – Featurette – Starring : **Angelina Jolie**

Angelina Jolie and the filmmaking team behind Maria discuss brining Maria Callas' story to the big screen in MARIA.

PLUS D'INFOS sur le film **MARIA CALLAS** / Angelina Jolie :
<https://www.studiocanal.co.uk/news/angelina-jolie-is-maria-callas-new-teaser-out-now/>

Genre : Biopic

Réalisateur : **Pablo Larraín**

Acteurs : **Angelina Jolie, Pierfrancesco Favino, Alba Rohrwacher**

Pays : États-Unis/Chili/Italie/Allemagne

Durée : 2h03

Sortie : 5 février 2025

Synopsis : La vie de la plus grande chanteuse d'opéra du monde, Maria Callas, lors de ses derniers jours, en 1977, à Paris.



MARIA, le nouveau biopic dédié à la vie et à la carrière

lyrique de Maria Callas affirme outre le talent immense d'une interprète unique à l'opéra, la figure d'une femme qui prit soin de soigner son image comme celle d'une icône glamour, particulièrement médiatisée, nouveau modèle féminin à la fois fragile et divin... Prochaine critique sur CLASSIQUENEWS

**CRITIQUE, opéra. PARIS,
Théâtre du Châtelet (du 23
janvier au 2 février 2025).
HAENDEL : Orlando, K. Bradic,
S. Stagg, E. DeShong, G.
Semenzato... Jeanne Desoubieux
/ Christophe Rousset**

Il est d'usage dans notre époque rationnelle de penser que la sensibilité d'un autre temps est surannée. Nos codes ne sont plus les mêmes et la vision d'un monde lointain reste diffus dans une ère où tout semble à portée de main. Les histoires de chevalerie nous semblent aussi lointaines que les délires fébriles d'un exotisme révolu. Amadis, Roland, Fierrabras, Lancelot ou d'autres preux

chevaliers ont laissé place à un imaginaire translucide qui n'a que la fadeur d'un brouillard sans âme. Mais depuis plus d'un demi-siècle, la révolution « baroque » a remis au goût du jour les livrets d'inspiration fantastique. Qu'elle soit la hiératique mythologie ovidienne ou la grandiloquente geste du Tasse, de l'Arioste ou de Cervantes, le cœur battant des intrigues des opéras baroques a puisé sa source dans l'univers de la fable historiée.

Le retour d'**Orlando** de **Haendel** sur les planches parisiennes est un véritable événement. L'on se souvient vaguement de la somptueuse production abstruse de Robert Carsen et des Arts Florissants, en 1996 au Théâtre des Champs-Élysées, avec une distribution à tomber. Presque trois décennies plus tard, le **Théâtre du Châtelet** a le courage de monter un tel opéra si méconnu au cœur foisonnant de Paris. Opéra au thème éminemment baroque, puisqu'inspiré du *Roland furieux* de Ludovico Ariosto (L'Arioste). Sujet évocateur de la mythographie française puisqu'il est question de Roland de Roncevaux aux prises avec le dard cruel de l'amour. Si le livret originel d'**Orlando** est signé par un des librettistes stars de l'époque, Carlo Sigismondo Capece, ce n'est qu'une adaptation qu'une main anonyme a conçu pour Händel. D'aucuns pourraient même y voir la main du compositeur lui-même.

Quand Händel crée **Orlando** en 1733, le contexte ne lui était pas du tout favorable, au contraire, sa situation à Londres était plus que contestée. Händel était vu comme un proche du roi et surtout du premier ministre Robert Walpole. Ce dernier a affronté cette année là, l'une des pires crises de ses ministeriats. En effet afin de contrer la contrebande et tenir la noblesse d'opposition en tenaille, il a décidé d'une taxe d'accise ou de régie sur les produits de luxe tels le vin, le rhum et le tabac. Cette taxe qui était facturée non dans les ports mais dans les entrepôts était vue par la noblesse,

consommatrice compulsive des produits surtaxés, comme une attaque frontale. Déjà bien échauffée contre Händel, la haute noblesse décide alors de s'attaquer au « monopole » du saxon sur l'opéra allant jusqu'à le chasser de son théâtre. Händel était vu comme une créature de Walpole et de sa politique. C'est bien après la création d'*Orlando* en juin 1733 que surgit alors *The Opera of Nobility* en réaction à la troupe de Händel et de la taxe d'accise indirectement.

On l'aura compris, en janvier 1733, Händel était au plus bas de son influence et de son pouvoir en Angleterre, la noblesse l'avait déjà déserté malgré le soutien indéfectible du couple royal. Il a composé *Orlando* vraisemblablement comme un acte de résistance et, malgré tout, de survie. Le livret de Capece a été raboté et réduit à la quintessence en faisant un drame philosophique plus qu'un divertissement curial. Chaque personnage a une importance cruciale dans cette fable réinventée. Du mage Zoroastro, hiératique moraliste quasiment identique à son pendant mozartien et son double inversée, Dorinda qui incarne le sens commun. Dorinda, personnage inventé de toutes pièces, est semblable à certains personnages shakespeariens qui incarnent la sagesse populaire face aux fureurs héroïques. Dorinda est l'esprit de la « *Merry England* », l'honnête « *yeoman* » en jupons. Toute la richesse de ce livret se trouve dans la construction dramatique finement ciselée et à la lumière du contexte de création *Orlando* est une oeuvre aux lectures multiples dont une extrêmement importante a une part quelque peu mystérieuse. Chaque personnage se révèle différent face à l'épreuve d'un anéantissement, une initiation.



Pour la production au Théâtre du Châtelet, alors que tout était réuni pour faire une expérience incroyable, sur le plateau la vision de **Jeanne Desoubaux** n'a pas permis à *Orlando* d'être autre chose qu'une parodie mal dégrossie de son véritable propos. Avoir adapté ce livret dans une sorte de virée muséale doublée d'une sorte d'action artistique et culturelle passablement agaçante dévitalise la profondeur d'*Orlando* et relègue au dernier plan toute la richesse de son propos.

Il semblerait que Jeanne Desoubaux se contente de simplifier une histoire déjà adaptée en 1733. Elle semble ne pas souhaiter que le spectateur s'ennuie, rompant définitivement la confiance qu'on doit avoir dans une oeuvre et son impact. Pour la metteuse en scène, *Orlando* est une confrontation fantasmatique entre le passé et le présent. Si l'idée semblait sur le papier assez stimulante sur notre rapport aux émotions révolues, l'expérience avec un groupe d'enfants s'avère plus confuse qu'efficace. La sobriété de certains des plus beaux airs est totalement balayée pour faire danser des chorégraphies abstruses aux enfants doublant les solistes. Ce dédoublement n'est pas une innovation mais une faute, une distraction sans objet. Par ailleurs les personnages sont tous

affublés de costumes poussiéreux et surannés. Dorinda est une sorte de soubrette campagnarde plus mozartienne que le rôle unique que Händel lui a donné. Angelica et Medoro sont des parodies de porcelaines de Meissen ou du très mauvais Fragonard. Zoroastro est le sosie de Michel Foucault, col roulé citrouille et lunettes 70's et Orlando est une sorte de Louis XIV échevelé. Passons sur la dramaturgie qu'essaye de construire Jeanne Desoubreaux mais nous n'acceptons pas le manque total de compréhension de deux moments magnifiques de cette production. Le trio final de l'Acte I qui est un grand moment de sincérité émotionnelle et de cruauté est mis en scène comme un « *threesome* » entre Angelica, Medoro et Dorinda, exactement le contraire de ce que la musique et le livret racontent, cette scène devient une lecture vulgaire et facile. Et que dire des airs de Zoroastro, qui perdent toute leur puissance philosophique à cause de la présence constante des enfants rendant le message parodique et stupide. Et finalement, le finale de l'opéra, absurde moment où les personnages sont les parents préoccupés venus récupérer leurs bambins dans le musée, dansant une ronde dans le meilleur des mondes *bourgeois-bohèmes*. Ce finale est le parangon de l'oeuvre, une morale où la société brisée et fragile de l'Angleterre de 1733 se retrouve dans la cabane de la Dorinda-*Merry England*. Bref, moderniser c'est bien mais pas en faisant n'importe quoi, n'importe comment !...

Heureusement que musicalement cet *Orlando* est désormais LA version. Après l'enregistrement divin de William Christie chez Erato ou celui plus expérimental de Jacobs pour Archiv, l'interprétation de *Orlando* de Händel par **Christophe Rousset** et ses **Talens Lyriques** est un flux continu de beauté en fosse et sur le plateau. Rousset est définitivement chez lui dans Händel, il saisit la partition avec un souci constant de sertir les plus belles mélodies d'une multitude de couleurs ravissantes. Chaque soliste est mis en avant avec un souci infini du détail, du raffinement, de l'écriture. Christophe Rousset a donné une telle voix à la musique de Händel que juste en fermant les yeux on aurait pu imaginer les incantations du maître saxon sans aucun artifice scénique superflu.

Le plateau vocal est somptueux. Orlando est tenu par la mezzo-soprano **Katarina Bradic** à l'agilité impressionnante et aux

couleurs veloutées. Elle incarne Orlando dans toute sa complexité. Angelica est tenue par la soprano **Siobhan Stagg** formidable et irremplaçable dans son « *Verdi piante* ». Medoro est **Elizabeth DeShong**, qu'on a adoré en Fidès dans *Le Prophète* de Meyerbeer à Aix, et qui dans Händel est juste sublime. Dorinda est idéalement campée par la subtilité et la richesse du timbre de **Giulia Semenzato**. **Riccardo Novaro** fait preuve encore une fois de la maîtrise du style et des écueils du rôle virtuose de Zoroastro. Une telle distribution encourage à aller écouter *Orlando* et se perdre dans la forêt fascinante de cette partition avec une telle équipe artistique.

Faire une production d'opéra au XXIème siècle n'est pas un acte anodin. Comme en 1733, les années récentes ont démontré la fragilité de certains modèles qui s'écroulent comme des châteaux de cartes. Mais, tels le phénix Händel ou la folie de Roland, serons-nous assez fous encore pour ne pas saisir dans ces histoires aux émotions profondes un message qui n'a de complexe que la versification? Orlando ne nous apprend pas seulement à veiller à se surpasser et oublier les plus bas instincts, mais c'est un miroir sur une société qui méprise la sensibilité pure, la communion des arts et le ciment sociétal. Derrière la folie furieuse souvent réside la plus grande sagesse. Cervantes n'en fit-il pas un des corollaires de son monumental Quichotte qui parodiait le *Roland Furieux*? Jane Austen n'en fait-elle pas aussi la fratrie parfaite dans *Sense and Sensibility* ? Ayons donc le plus grand des courages, vivons fous pour dépasser en sages.

CRITIQUE, opéra. PARIS, Théâtre du Châtelet (du 23 janvier au 2 février 2025). HAENDEL : Orlando. K. Bradic, S. Stagg, E. DeShong, G. Semenzato... Jeanne Desoubieux / Christophe Rousset. Toutes les photos © Thomas Amouroux

CRITIQUE, opéra. COMPIEGNE,

**Théâtre Impérial, le 31
janvier 2025. CAMPRA : Le
Carnaval de Venise (1699),
Anna Reinhold, Victoire
Bunel, Guilhem Worms, Sergio
Villegas Galvain, Il
Caravaggio, Camille Delaforge
(direction). Yvan Clédat &
Coco Petitpierre (mise en
scène)**

Rares les productions comme ce soir aussi
réjouissantes visuellement que
musicalement. Soulignons même que les
références esthétiques défendues par les
décors et les costumes (fabriqués par
l'Opéra de Rennes), toute la conception
scénographique s'accordent idéalement aux
qualités expressives de l'orchestre en
fosse (Il Caravaggio), d'une constante
souplesse hédoniste, aux nuances
maîtrisées, continument renouvelées qui

régénèrent la vivacité des récits comme des airs, solos, duos, trios, chœurs...

L'ouvrage de Campra, un opéra-ballet créé en 1699, soit à la fin du règne de Louis XIV, n'est pas à proprement parler *dramatique* ; il collectionne surtout les airs isolés et les ensembles avec ce génie des rythmes de danses omniprésentes, ce dès les premières scènes qui succèdent au Prologue (où paraît une Minerve, moins martiale que déesse de la détente, agent des divertissements et des plaisirs). C'est évidemment la danse qui assure l'unité organique de l'action : elle permet aux instrumentistes de briller... et ce soir avec une maîtrise souveraine. De son côté, la grand finesse de la mise en scène sait éclairer la comique des situations [avec les 5 Polichinelles, tout de blanc vêtus, figures vénitiennes qui commentent, parodient, surlignent aussi chaque séquence], leur référence directe au Carnaval de Venise, aux fresques truculentes d'un Tiepolo, à la verve mordante de Goldoni, accrédite la légitimité du titre de la partition.

Mais de Venise, Campra s'intéresse surtout au mythe sensuel, à la patrie du désir et des plaisirs, au temple de l'effusion et de la séduction ; le spectacle souligne essentiellement la toute puissance de l'amour, sentiment déferlant peu à peu, comme une force poétique et envoûtante qui soumet tout à son empire [c'est bien le sens du dernier chœur, lors du bal final, après la parodie de la descente d'Orphée aux enfers]...

**Joyau baroque au Théâtre Impérial
de Compiègne
UN CARNAVAL TRES HAUTE COUTURE**



Anna Reinhold, Léonore amoureuse éprise, écartée / La Co(opéra)tive / © Martin Argyrolo

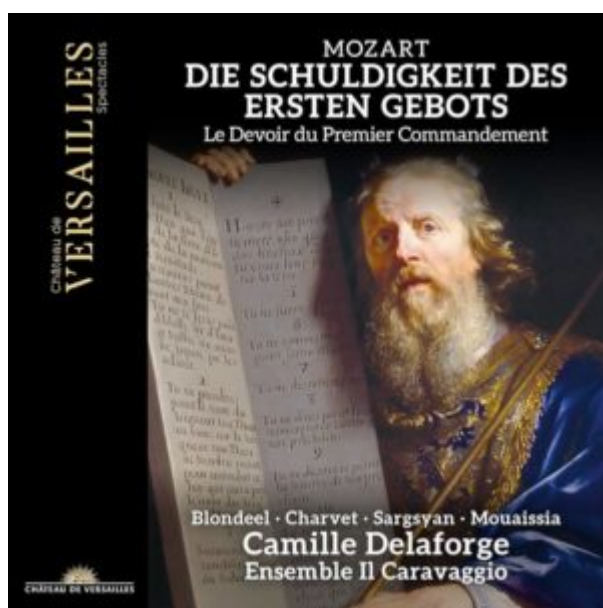
Nuances et accents de l'ensemble Il Caravaggio se déploient dans une clarté et une belle énergie, caractérisant avec beaucoup de naturel et de subtilité chaque séquence

émotionnelle. Sur le plan psychologique, c'est surtout le couple Isabelle / Léandre qui est ici central, et donc le plus fouillé ; renforcé même dans sa fusion amoureuse par la figure de Léonore qui ouvre l'action, éprise mais vite écartée, tragique, jalouse, vengeresse ; et qui d'ailleurs disparaît rapidement en fin d'action comme gommée par un Campra, rien qu'intéressé par son affection souveraine pour l'expression d'une impérieuse et ineffable tendresse.

On retrouve cette même suavité rayonnante dans l'univers visuel des metteurs en scène **Yvan Clédat** et **Coco Petitpierre**,

lesquels ne trahissent pas leur origine ; ils viennent de la mode et de l'esprit haute couture ; cela se révèle ici sans réserve, et avec quel goût : immenses glands de passementerie, qui descendent des cintres fort à propos ; sphères colorées en soie texturée, costumes bigarrés qui citent la théâtralité italienne la plus élégante (Commedia dell'arte) dont le luxe raffiné et toujours très juste, se révèle davantage dans le tableau des enfers séparant Orphée et Eurydice,... Tous les éléments de la scénographie produisent matériellement la métaphore de la sensualité, offrant visuellement la sensation de la texture même de la tendresse... Ce que les chanteurs expriment constamment, se voit matériellement sur la scène à chaque moment clé.

La joute amoureuse qui au début oppose les deux femmes rivales (Léonore / Isabelle) s'affirme comme dans un labyrinthe circulaire ; plateau symbolique qui forme un échiquier des sentiments où les passions peuvent s'exacerber ; les cœurs se briser, ou... s'électrifier ; dans cette arène sensible, crépitent les intrigues haineuses (fomentées par Léonore et Rodolphe), surtout l'infinie langueur des cœurs épris (Léandre et Isabelle, superbe duo au II ; puis sérénade du trio de Léandre et des musiciens italiens)...



Les musiciens d'Il Caravaggio confirment leur affinité avec le répertoire baroque français. On retrouve en concert les qualités expressives et cette grande sensibilité aux phrasés, si appréciées dans leur dernier album édité par Château de Versailles Spectacles [**Le Devoir du premier commandement**, dévoilant comme jamais la finesse et l'intelligence du

jeune MOZART / Die Schuldigkeit des Ersten Gebots (Salzbourg,

1767) enregistrement distingué par notre CLIC de CLASSIQUENEWS : lire notre critique complète ici : <https://www.classiquenews.com/critique-cd-evenement-mozart-le-devoir-du-premier-commandement-die-schuldigkeit-des-ersten-gebots-salzburg-1767-gwendoline-blondeel-charte-sargsyan-mouaissia-il-caravaggio-camil/>].



Dans le labyrinthe amoureux se perdent Leonore et Rodolphe, animés par l'esprit de vengeance (© Martin Argyroglo)

Au service de l'irrésistible suavité d'un Campra inspiré par

l'amour, le geste affûté et souple de **Camille Delaforge** éclaire ainsi le raffinement d'une partition qui acclimate les situations de la comédie italienne au style théâtral français. Mieux le geste interprétatif particulièrement convaincant par sa cohérence et sa séduction, replace Campra à sa juste mesure, sachant assimiler la noblesse versaillaise d'un Lully, comme l'élégance motorique de Haendel, préfigurant ainsi dans le genre de l'opéra-ballet, l'immense Rameau à venir.

Vocalement la distribution est irréprochable, attestant l'essor actuel des chanteurs français sur la scène baroque. Parmi une équipe très complice, saluons le duo Isabelle / Léandre (**Victoire Bunel** et **Sergio Villegas Galvain**) qui incarne avec l'épaisseur et la vérité requises, le couple sincèrement épris l'un de l'autre ; le mezzo velouté et intense d'**Anna Reinhold**, Isabelle ardente, éprouvée, juste, puis Eurydice toute aussi crédible ; son Orphée ne l'est pas moins (**David Tricou**, inspiré dans un jeu parodique mesuré), comme **Guilhem Worms** dont les 3 rôles L'Ordonnateur, Rodolphe et enfin Pluton (qui se laisse émouvoir par Eurydice) sont finement abordés. Même enthousiasme pour la piquante et délirante Fortune de **Clarisse Dalles** dont le tempérament vocal et scénique, se distingue lui aussi très nettement.



Clarisse Dalles (La Fortune) : La Co(opéra)tive / © Martin Argyrolo

Nouvelle production de [La Co\(opéra\)tive](#) (sa 9ème précisément), ce Carnaval de Venise est un joyau irrésistible, dont la finesse autant visuelle que musicale captive du début à la fin. Saluons le Théâtre Impérial de Compiègne et son directeur **Éric Rouchaud** de porter ainsi une telle production en tout point réussie et qui réactive toute la magie de l'opéra baroque. Avec d'autant plus d'intensité que l'acoustique du Théâtre Impérial est l'écrin qui se prête parfaitement au travail d'orfèvrerie défendu par l'équipe artistique.

Joué avant Compiègne à Besançon, le spectacle va tourner dans l'Hexagone pour le plus grand plaisir d'un très vaste public ; il est annoncé au Théâtre de Cornouaille, scène nationale de **Quimper**, à l'Opéra de **Rennes** au Théâtre **Sénart**, Scène

nationale, à l'Atelier Lyrique de **Tourcoing**, au Quartz, Scène nationale de **Brest**, sur les planches de L'Équinoxe, Scène nationale de **Châteauroux**, à la MC2: Maison de la Culture de **Grenoble**, Scène nationale, enfin à **Angers-Nantes Opéra...** Production événement. Donc incontournable.



la co[opéra]tive - Le Carnaval de Venise 3 @Martin Argyroglo.jpg

CRITIQUE, opéra. Compiègne, Théâtre Impérial, le 31 janvier 2025. CAMPRA : Le Carnaval de Venise (1699), Anna Reinhold, Victoire Bunel, Guilhem Worms, Sergio Villegas Galvain, Il Caravaggio, Camille Delaforge (direction). Yvan Clédat & Coco Petitpierre (mise en scène)

Toutes les photos : La Co(opéra)tive / © Martin Argyrolo

PLUS D'INFOS sur le site de **LA CO(OPERA)TIVE** :
<http://www.lacoopera.com/la-dame-blanche-1-2>

LIRE aussi notre présentation du **CARNAVAL de VENISE** d'**André CAMPRA** sur la scène du **Théâtre Impérial de Compiègne**, les 30 et 31 janvier 2025 :
<https://www.classiquenews.com/compiègne-theatre-imperial-camp-ra-le-carnaval-de-venise-les-30-et-31-janv-2025-nouvelle-production-yvan-cledat-et-coco-petitpierre-il-caravaggio-camille-delaforge/>

COMPIEGNE, Théâtre Impérial. CAMPRA : Le Carnaval de Venise, les 30 et 31 janv 2025. Nouvelle production. Yvan Clédat et Coco Petitpierre / Il Caravaggio. Camille Delaforge.

**Cité musicale de METZ,
ARSENAL, le dimanche 9 fév**

2025. BEETHOVEN : Triple Concerto... Orchestre national de Metz Grand Est / David Reiland (direction)

La Grande Salle de l'Arsenal de Metz ouvre grand ses portes ce dimanche 9 février pour un joyau de la musique romantique concertante du grand Ludwig : son triple Concerto pour violon, violoncelle, piano et orchestre, œuvre brillante mais aussi propre au compositeur, tendre et remarquablement élégante... Mais auparavant, orchestre, chef et solistes remontent à la source de la grâce et l'élégance viennoise, Mozart...

Tout le monde connaît les premières mesures de **la Petite Musique de nuit**. Cette fabuleuse mélodie inoubliable rappelle quel génie était Mozart dans ses œuvres les plus ambitieuses comme dans les plus modestes. Deux solistes de **l'Orchestre national de Metz Grand Est**, **Nicolas Alvarez** (violon) et **Antonin Musset** (violoncelle), s'accordent au pianiste belge **Julien Gernay** dans la partition vedette du concert : le Triple Concerto de Beethoven. En cultivant l'art d'être ensemble à mi-chemin entre concerto, musique de chambre et symphonie, cette partition atypique est d'une séduction immédiate, dotée de thèmes mémorables...



LE TRIPLE CONCERTO DE BEETHOVEN

(Vienne, 1807) est une oeuvre élégante propre à l'esprit des mondanités viennoises (dédié au Prince Lobkowitz) : la complicité progressive entre les 3 instrumentistes solistes qui devant s'accorder au tempérament du chef, doit savoir aussi préserver l'intimité d'une pièce de grand

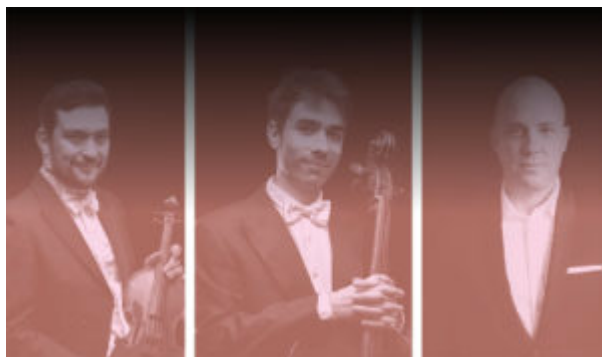
format, symphonique certes, mais résolument chambriste (polonaise du rondo final – la séquence la mieux écrite)...

DIMANCHE 9 FÉVRIER 2025, 18h

**Apéro-concert : Triple Concerto
de Beethoven**

Orchestre national de Metz Grand
Est, **David Reiland,**
Nicolas Alvarez, Antonin Musset,
Julien Gernay

RÉSERVEZ directement vos places



sur le site de la Cité musicale METZ :

<https://www.citemusicale-metz.fr/fr/programmation/saison-24-25/arsenal/apero-concert-triple-concerto-de-beethoven>

distribution

David Reiland, direction
Orchestre national de Metz Grand Est
Nicolas Alvarez, violon

Antonin Musset, violoncelle
Julien Gernay, piano

Wolfgang Amadeus Mozart : Une petite musique de nuit
Ludwig van Beethoven : Triple Concerto pour piano, violon et
violoncelle

Durée : 1h10

Ouverture des portes à 17h

Début du concert à 18h

Placement numéroté, assis

Vestiaire disponible

Venez partager un verre avec les musiciens après le concert !